

SNYDERS G., *La pédagogie en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, P.U.F. Bibliothèque scientifique internationale, 1965, in 8°, 459 p.

Il ne peut être question de résumer, en quelques lignes, le contenu d'un ouvrage qui dégage l'orientation de la pensée pédagogique au cours des deux derniers siècles de l'Ancien Régime. Dans un premier livre, l'A. décrit l'idéal de la pédagogie traditionnelle. Le collège réalise un univers clos, organisant peu de contacts avec le monde. L'enfant vit dans un milieu purifié, stérilisé. Encore, cette atmosphère aseptique est-elle jugée insuffisante. La défiance à l'égard du monde adulte ne garantit pas l'enfant contre ses penchants naturels, sa tendance au mal, dont on veut, d'une manière ininterrompue, le préserver par une surveillance constante. Le contenu de l'enseignement est volontairement très limité. Les gens d'épée méprisent ouvertement les gens de lettres, à trop étudier le jeune homme ne fait que s'amollir. L'objectif de l'enseignement sera de former à la piété. Cependant, les explications du catholicisme, les prières, les signes de croix, les examens de conscience n'occupent qu'une partie minime des cours. L'immense majorité des heures de classe est consacrée à l'étude de la langue latine et des écrivains latins. Les autres cours sont professés en latin, y compris le français ; l'histoire, la géographie, les sciences sont négligées. La rhétorique est l'aboutissement de l'enseignement des collèges, le terme vers lequel convergent tous les efforts. Mais ce monde pédagogique, construit à l'abri du monde quotidien, est hérissé de contradiction : susciter l'humilité des élèves alors que le prestige de la noblesse et des fortunes brille à l'intérieur même des collèges ; les exigences de l'enseignement de la politesse, conquête du XVII^e siècle brisent l'univers clos du collège en y introduisant le public à l'occasion de l'organisation de ballets, de représentations théâtrales ; les séances publiques ne peuvent se dérouler exclusivement en latin et les pièces de théâtre austères sont peu prisées, etc. Cependant, l'A. tente d'expliquer la froideur de l'éducation traditionnelle à l'égard de l'enfant et la cohérence de ce système pédagogique en liaison avec les structures familiales et sociales de l'Ancien Régime : le facteur démographique rend compte de la froideur ; l'achat et la

transmission héréditaire de charges importantes, le mariage négocié, le droit d'aînesse sont des institutions sur lesquelles repose un monde qui insiste sur la tradition et veut maintenir la stabilité des familles et de l'élite existante afin de conserver l'ordre social tel qu'il est établi. Dans le second livre, l'A. s'efforce de décrire les tendances, les essais, les désirs d'innovation qui pour la plupart ne prendront forme qu'après 1789, mais qui cependant se développèrent bien avant le XVIII^e siècle. Il insiste sur la révolution vestimentaire qui touche l'enfance ; sur le charme de l'enfant, sur la négation du péché originel, donc l'enfant n'est pas corrompu ; sur les progrès de l'intimité familiale ; sur les mérites de la bourgeoisie qui transforme peu à peu le style de vie et les aspirations pédagogiques, ces dernières s'orientant désormais vers des directions positives, refusant l'immense détour par l'éloignement de l'Antiquité, l'austérité de la langue, la clôture de l'école, pour former la jeunesse pour et par le contemporain.

D'où se dégagent deux types éducatifs : une école fermée et une école qui veut ouvrir l'enfant au monde ambiant. Plusieurs chapitres sont consacrés à l'enseignement des diverses disciplines. Notons pour l'histoire, l'évolution de cet enseignement, de l'histoire sainte et de l'histoire ancienne (scènes et tableaux moraux) à l'enseignement de l'histoire en tant que discipline formatrice. Cette excellente synthèse de l'idéal pédagogique classique et des réactions qu'il engendra, éclaire de multiples aspects des courants pédagogiques modernes dont l'évolution est loin d'être terminée.

P.B.

LONGAUD F. et BRUNSVICK Y., *La France dans la communauté internationale*. Instruction civique - classe 1^{re}, classique Hachette, Paris 1963, in 8°, 141 p.

Les A. exposent clairement, au moyen de schémas, les tâches et les fonctionnements des différents organismes internationaux dont la France fait partie. Il va sans dire que ce manuel scolaire est tout aussi valable pour la Belgique et que l'instruction civique n'est pas entièrement l'apanage du professeur de morale ; les professeurs d'histoire contribuent également à cette formation.

Les sujets traités sont les suivants : O.N.U., U.N.E.S.C.O., F.A.O., O.M.S., O.I.T., institutions européennes (conseil de

l'Europe, C.E.C.A., Marché commun, Euratom, etc...).

P.B.

CHAULANGES M., MANRY A.G., SEVE R., *Textes historiques 1871-1914. La fin du XIX^e siècle*. Coll. M. Chaulanges. Paris, Delagrave, 1966, in 8°, 159 p.

Le dernier volume des textes historiques de la collection Chaulanges comprendra deux parties : la première dont nous rendons compte est consacrée à l'histoire de la France (les grandes transformations techniques, économiques, sociales, la politique coloniale et l'histoire interne de la 3^e république) ; l'auteur annonce que le second fascicule offrira des textes se rapportant à l'histoire des pays étrangers, à l'expansion coloniale européenne et aux grandes relations internationales.

Les documents de ce premier fascicule souvent inédits ou dispersés dans de nombreuses publications sont aisément utilisables dans nos classes terminales. Notons l'intérêt des documents relatifs à la vie quotidienne, au niveau de vie et aux renseignements d'ordre quantitatif livrés par les annuaires statistiques. Ce recueil nous amènera à renouveler notre documentation relative à la 3^e République. Espérons que la 2^e fascicule ne se fera pas trop attendre.

P.B.

Quelques petits dictionnaires

SCHMIDT Joël, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, Larousse (1965), 320 p., in 8°, ill. (*Les dictionnaires de l'homme du XX^e siècle*).

La mode est aux dictionnaires. Celui-ci est fort bien conçu. Matériellement, il est maniable, bien illustré, de présentation agréable. Les notices qu'il comporte sont simples, claires, denses. Si elles négligent — c'est un parti pris justifiable pour un ouvrage conçu pour les étudiants et le grand public — l'interprétation des mythes et les questions érudites d'histoire religieuse, elles donnent une description vivante des divinités et des héros grecs et romains, elles mettent en évidence les grands thèmes de la mythologie qui font partie du patrimoine culturel occidental et qui ont pénétré notre littérature, elles se soucient des transformations que les lettres antiques ont apportées à cette mythologie et de la façon

dont les Latins ont accueilli et assimilé l'héritage religieux grec. Des croquis, un index, un tableau des sources littéraires de la mythologie complètent l'ouvrage. Si l'auteur s'est proposé de donner une présentation moderne, adaptée au goût du jour, d'un des aspects principaux des humanités anciennes, aujourd'hui si contestées, il en a parfaitement réussi une manière de défense et d'illustration, ce qui n'est pas sans mérite.

J.D.

Dom MELCHIOR DE VOGUE, O.S.B., dom JEAN NEUFVILLE, O.S.B., *Glossaire de termes techniques à l'usage des lecteurs de « la nuit des temps »*, éd. Zodiaque, 473 p., 1965, in 4°, dessins de dom Wencelas Bugara, O.S.B.

La publication d'un glossaire est généralement accueillie avec un préjugé favorable. Celui de la collection Zodiaque consacrée essentiellement à l'art roman dans les différentes provinces françaises nous paraissait, de prime abord, digne d'intérêt. Définitions, photos, planches, schémas, dessins, sont accompagnés d'un texte quadrilingue. A l'examen, cependant, on s'étonne un peu du choix de certains termes. On trouve naturellement une majorité de vocables archéologiques, architecturaux mais était-il bien nécessaire d'ajouter ceux relatifs aux ordres religieux ? Il nous semble que le lecteur intéressé par ce genre de matière, même s'il n'est pas spécialiste, connaît les grands ordres monastiques : bénédictins, cisterciens, etc. Etonnement surtout lorsque nous voyons figurer des termes très simples illustrés d'un dessin, comme rectangle (p. 372), triangle (p. 425), tournevis (p. 423). En outre, nous n'avons pas vu clairement l'utilité de cette quadruple traduction. Le problème inverse nous paraît bien fréquent, à savoir le besoin de trouver la traduction d'un terme d'une langue étrangère dans la langue maternelle, et dont aucune table ne donne la clef. Au nombre des critiques, on peut aussi citer divers schémas en somme peu évocateurs. L'usage généralisé des flèches eut été très utile. Malgré les réserves qu'un ouvrage de ce genre ne manque jamais d'appeler, nous nous en voudrions gravement de ne point signaler tout le bien que nous pensons de celui-ci. Tout d'abord, l'initiative est précieuse. Trop de termes techniques ne sont connus qu'à peu près ou franchement pris dans une acception erronée. D'où l'utilité de disposer de définitions

claires et précises. L'index analytique est appelé à rendre de très grands services. Les planches répertoires du début placées vis-à-vis de photos sont capitales pour la compréhension. L'origine des mots est toujours intéressante à rappeler et l'auteur n'y manque pas chaque fois que cela lui paraît souhaitable. Les photos des différents monuments qui illustrent cet excellent ouvrage sont le plus souvent irréprochables. On retrouve donc dans ce volume toutes les qualités typiques des productions de l'Atelier de la Pierre qui vire. Ce dernier tome de la collection représente une masse énorme de travail ; il rendra de grands services aux spécialistes, aux étudiants et à tous ceux qu'intéressent les monuments du passé.

P.B.

MELCHIOR-BONNET, Bernardine, *Dictionnaire de la Révolution et de l'Empire*. Paris, Larousse, (1965), in-8°, 320 p., ill. (Les dictionnaires de l'homme du XX^e siècle)

S'il est bien un moment de l'histoire de France — et de l'Europe — particulièrement complexe — et décisif — dont le plus érudit n'est jamais assuré d'avoir la substance toujours présente à l'esprit, c'est bien le quart de siècle qui va de la réunion des Etats généraux à la chute de l'Empire. Cet ouvrage a pour souci de présenter dans un ordre systématique « tous les grands faits de la vie politique, sociale, économique, militaire, diplomatique, de la France de la Révolution et de l'Empire, sans oublier le côté intellectuel et artistique, et de broser le portrait de ceux qui se sont illustrés pendant cette période ». L'étudiant, le professeur, l'homme cultivé, sera ravi que l'auteur ait bien réalisé son dessein. A côté de notices biographiques, dont les plus utiles portent sur des « seconds rôles », et des évocations des grandes journées de cette époque si fertile en événements, il trouvera, sur les institutions, la justice, l'enseignement, la monnaie, les divers aspects de la vie économique, les principaux pays étrangers dans leurs rapports avec la France, ... des articles courts, précis, synthétiques. Sans doute, a-t-il fallu procéder à un choix dans une matière particulièrement riche et d'aucuns y trouveront des lacunes, parce que leur sélection se fait dans une optique différente, mais on peut être assuré d'y trouver au moins, classé d'une manière différente et plus rapidement accessible, tout ce que contient un bon manuel de fin d'études secon-

naires et même de candidature universitaire. Ce n'est pas un mince mérite. Bien illustré et présenté, ce livre se consulte avec plaisir. Il devrait se trouver sur la table de travail du maître ou dans la bibliothèque de classe, prêt pour une rapide vérification ou une identification oubliée.

J.D.

CHARMET, Raymond, *Dictionnaire de l'art contemporain*, librairie Larousse, coll. *Les dictionnaires de l'homme du XX^e siècle*, Paris, 1965, in-12°, 320 F.

Ce petit dictionnaire, malgré son titre général, exclut de l'ensemble de l'art contemporain, depuis 1900, des manifestations qui ne sont pas les moins originales, à savoir l'architecture et la musique.

Des notices générales consacrées aux artistes (biographie, jugement de valeur des œuvres) et de l'aperçu donné sur les grands mouvements picturaux (fauvisme, expressionnisme, etc.), se dégage la notion importante que Paris n'est plus le centre du monde artistique au XX^e siècle, primauté qui lui fut ravie par les écoles allemande, russe et américaine.

Les reproductions, en noir et blanc, sont peu nombreuses. Mais ce petit ouvrage offre un excellent fil conducteur à travers la masse impressionnante de la production artistique de la première moitié du XX^e siècle.

P.B.

Espagne

LAPEYRE, *Deux interprétations de l'histoire d'Espagne*, dans *Annales*, t. 20, p. 1015-1037, Paris, Colin, 1965.

Les hidalgos constituent une classe typique de la société espagnole. Elle tire son origine des anoblissements concédés à partir du X^e siècle par les comtes de Castille pour accroître les forces militaires du pays. Beaucoup de laboureurs furent ainsi élevés au rang de *infanzones*. On leur donnait le nom de *caballeros villanos*. Plus tard, à court d'argent les rois vendirent des titres de *hidalguia*. Très nombreux dans le nord, leur nombre diminue vers le Sud.

Pendant trois siècles, le pouvoir et la richesse dépendaient surtout de la grâce royale. La puissance de l'Etat était plus considérable qu'ailleurs et l'on s'enrichissait à son service. La guerre permettait, en cas de victoire, d'acquérir d'énormes butins.

On faisait ainsi plus facilement fortune que par les voies ordinaires du commerce et de l'industrie.

Cet état de fait contribua aux progrès de l'individualisme, que l'on s'accorde à reconnaître comme un des traits fondamentaux de l'âme espagnole. Individualisme sans racines philosophiques, fondé sur l'orgueil et la passion. Il trouva un terrain privilégié en Castille, pays d'hommes libres, où la guerre ne touchait pas une simple minorité, comme dans d'autres Etats, mais l'ensemble du peuple. Il a marqué profondément ce pays où le sentiment égalitaire fut très puissant.

La Reconquête est la clé de l'histoire de l'Espagne. Elle a duré pendant des siècles, avec seulement quelques périodes de rémission. La diversité des régions s'explique par le départ différent de cette campagne dans chacune d'elle. L'épisode le plus marquant est le dépeuplement de la zone comprise entre le Duero et la Cordillère cantabrique. Protégés par ce désert, Galice et Léon furent peu attaqués par les Musulmans, plus à l'Est, la Castille dut faire face à des offensives menées depuis la vallée de l'Ebre. Le peuplement fut entrepris selon la méthode qui consistait à occuper des places avancées sous la protection desquelles on colonisait les arrières. Un flot d'hommes libres apparut dans l'Europe féodale en raison des avantages accordés aux colons. Si les Castillans expulsent les Musulmans de leurs conquêtes, les Aragonais et les Catalans les laissent sur place. Trois phases de retour offensif des musulmans sont marquées par Almanzor (X^e siècle), les Almohavides (Zalacca, 1086), les Almohades (vaincus à Las Navas de Tolosas, 1212). Le repeuplement de l'Espagne centrale signifie infiniment plus dans la genèse de la civilisation espagnole que les sporadiques contacts pacifiques entre chrétiens et musulmans, infiniment plus que les infiltrations littéraires, toutes superficielles d'une communauté à l'autre.

L'accession à la noblesse était si facile que le régime féodal en fut atténué. La possession d'un cheval justifiait pour un simple laboureur la qualité d'hidalgo. Peu d'abandon des récales, création de milices urbaines limitant la puissance des féodaux. Les *cortès* et les ligues de villes, les *hermandades*, tinrent lieu d'arbitre entre nobles et rois.

Plus tard, réduites à 17 villes, les représentations urbaines se recrutèrent dans le patriciat urbain. La société se fige.

L'avènement de Charles Quint, en dé-

tournant les énergies de l'Espagne vers une tâche qui n'était point la sienne, fut une catastrophe. Philippe II, flegmatique, travailleur, calculateur, défiant, impénétrable, froid, timide, sans esprit guerrier, fut le chevalier de la minutie et du scrupule, d'une extraordinaire faiblesse de tempérament. Ce roi dut conduire un peuple tout opposé à son génie. D'où des conséquences fâcheuses : la guerre des Flandres fut une erreur, certains ecclésiastiques et procureurs des Cortès y voyaient plus clair que lui. Ni lui ni son père n'ont travaillé à l'unification de l'Espagne, tout au plus ont-ils créé une Castille moderne.

Les courants intellectuels relativement libres sous Charles Quint ont donné de grands noms : Vitoria, Soto, Cano, Suarez, théologiens et philosophes ; Pedro de Medina, sciences de la navigation ; Monardès, botaniste ; Alonso Barba, métallurgiste ; Servet et Huarte, médecins ; Fray Juan de Ortega, arithméticien ; Gonzalo Fernandès de Oviedo et José de Acosta, géographes. Sous Philippe II l'essor persiste sur sa lancée, mais les restrictions intellectuelles tarissent les progrès : interdiction de fréquenter les universités étrangères, censure des livres. La décadence est patente au XVII^e siècle, la léthargie s'étend aidée par une Inquisition bénéficiant de l'absence d'esprit bourgeois. La crainte de la perte de l'unité religieuse illustrée par l'exemple germanique pousse Charles-Quint à encourager l'Inquisition. Philippe II accentua la politique paternelle. Le christianisme espagnol en conserve son allure militante, son goût de la « guerre divine », prolongation de son esprit médiéval.

R.V.S.

de AZCONA Tarsicio, *Isabel la Católica. Estudio critico de su vida y de su reinado*, Madrid, 1964.

L'auteur prend position en faveur de la validité du second mariage du roi d'Espagne Henri IV et de la légitimité de sa fille surnommée la *Beltraneja*, à laquelle il restitue son nom de Jeanne de Castille. Isabelle apparaît donc comme une usurpatrice soutenue par le clergé. Vis-à-vis des entreprises de Colomb, la reine utilisera les ressources de la Santa Hermandad pour financer les frais de voyages. Il ne faut pas non plus apporter trop d'importance aux bulles d'Alexandre VI, accordant à l'Espagne la concession des terres à découvrir.

R.V.S.

OTTE Enrique, *Los mercaderes vizcainos Sancho Ortiz de Urrutia y Juan de Urrutia*, dans *Boletín histórico*, t. 6, p. 5-32, Caracas, Fondation John Boulton, 1964.

Cette famille de marchands de Biscaye, traite des affaires à Saint-Domingue, à Mexico, à Séville selon le système des petites compagnies et le partage des risques. Leurs entreprises suivent de près celles des conquistadores, notamment en Nouvelle Espagne (1524) et au Pérou (1534). Ils n'ont aucune spécialité, transportant indifféremment des produits alimentaires, des vêtements, des armes, de l'outillage, des livres (très peu), des denrées d'usage courant : papier, chandelles, clous, cordages, savon, médicaments, etc., des esclaves noirs, du bétail. Ils pratiquent aussi le prêt aux conquistadores ou aux entrepreneurs de travaux miniers. Ils vendent facilement au double ou au triple de la valeur d'achat ; ils ramènent des cuirs, des perles, des métaux précieux, du sucre. Le chiffre de leur fortune, estimée à 60.000 ducats en 1536, prouve combien était rentable le commerce colonial dès le début du XVI^e siècle.

R.V.S.

GUILARTE Alfonso Maria, *El régimen señorial en el siglo XVI*, Madrid, Instituto de Estudios Políticos, 1962.

Contrairement à la tradition le XVI^e siècle espagnol n'apparaît pas comme une période de centralisation du pouvoir royal et d'affaiblissement des autorités seigneuriales. Sur le plan juridique la continuité avec le moyen âge est frappante. Le seigneur continue à bénéficier d'une juridiction civile et pénale très large, les impôts mêmes sont souvent laissés à la perception du seigneur. Les attributions de la Couronne sont donc toujours transférées au seigneur. A noter cependant que l'étouffement du mouvement des comuneros a entraîné une diminution du pouvoir législatif des seigneurs au profit du prince. Par contre de nouvelles seigneuries, créées par démembrement des biens des ordres religieux militaires par exemple, apparaissent à côté des seigneuries traditionnelles. La détresse financière de la monarchie est la principale cause de ces aliénations commencées sous Charles-Quint et poursuivies sous Philippe II.

R.V.S.

DOMINGUEZ ORTIZ Antonio, *La sociedad española en el siglo XVII*, Madrid,

Consejo superior de Investigaciones Científicas, 1963.

L'Espagne, préoccupée de protéger son immense empire colonial, écrase sa population sous les taxes ; la société se sclérose en raison des statuts corporatifs et ethnico-religieux (pureté de sang) ; il ne se forme ni capitalisme commercial, ni bourgeoisie d'affaire. La population tombe de 8,5 millions à 7 millions entre 1591 à 1700, soit de 9%, — soit 5,5% de la population européenne. Les pestes de 1596-1602, 1647-1652, 1676-1685 en sont les principales responsables, avec une chute de 1,25 million. L'expulsion des Morisques entraîne le départ de 300 mille individus, 400 mille représentent l'exode vers les colonies. Les guerres n'ont que des conséquences secondaires, quant à la misère physiologique il est difficile de chiffrer ses pertes. La Meseta castillane fut la principale victime. La société s'alourdit d'éléments non productifs et de classes oisives aux deux extrémités de l'échelle sociale. Dix pour cent représentent la noblesse. Celle-ci donne tout un échantillonnage de conditions. Au nord les hidalgos de petite condition, au centre et au sud la moyenne et grande noblesse. Les rangs de celle-ci souffrent d'enflure par acquisition vénale ou autre. Un tiers du revenu national revient aux nobles, mais la gestion des domaines laisse souvent à désirer. L'accession de la noblesse aux postes de l'administration relève surtout de la médiocrité des rois.

R.V.S.

Routes de terre et de mer

JORIS (André), *Itinéraires routiers entre Rhénanie et pays mosan à la fin du XII^e siècle*, dans *Beiträge zur Wirtschafts- und Stadtgeschichte. Festschrift für Hektor Ammann*, Wiesbaden, 1965, 8^e, pp. 253-269.

Les routes et la circulation médiévales ont attiré l'attention de maints chercheurs soucieux de mieux découvrir les relations humaines, économiques et spirituelles, sociales et artistiques. Les précisions sont rares et dispersées et ce n'est que par l'accumulation de données partielles réunies par tous les érudits que l'on arrivera à une meilleure connaissance de cet aspect essentiel de la vie médiévale, aussi nécessaire pour l'histoire régionale que pour l'histoire européenne.

On saura dès lors le plus grand gré à l'auteur d'avoir eu l'idée ingénieuse de scruter, de ce point de vue, le *Chronicon Hanoniense* de Gislebert de Mons. Le chancelier du comte de Hainaut Baudouin V et son maître se sont rendus plusieurs fois en Ger-

manie pour y défendre les droits hennuyers à la succession du comte de Namur, Henri l'Aveugle, auprès des empereurs Frédéric I^{er} et Henri VI. C'est en replaçant les données, assez laconiques, de Gislebert dans les connaissances acquises par l'érudition que l'auteur dégage deux voies essentielles de circulation entre le pays mosan — et le Lothier — et la vallée moyenne du Rhin : l'une passe par Visé, Aix-la-Chapelle, Coblenze et Mayence, et contourne le massif ardennais par le nord, tandis que l'autre le traverse par Bastogne, Luxembourg et Trèves. Cette dernière aura la préférence des marchands italiens des XIII^e et XIV^e siècles, qui venaient quérir la laine anglaise à l'étape de Bruges. On remarquera que l'Ardenne n'a pas constitué un obstacle trop grave à la circulation médiévale ni moderne. J.D.

Les grandes voies maritimes dans le Monde, XV^e-XIX^e siècles. Rapports présentés au XII^e Congrès International des Sciences Historiques par la Commission Internationale d'Histoire Maritime à l'occasion de son VII^e Colloque (29 août - 5 septembre 1965), Bibliothèque générale de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, VI^e Section, Paris, S.E.V.P.E.N., 1965, in-8°, 330 p.

L'ouvrage comprend trois parties : la première analyse les éléments de la concurrence entre les voies terrestres et les voies maritimes dans le commerce international et groupe cinq communications ; la deuxième partie, due à M. Ch. Verlinden, fait rapport sur la bibliographie de l'histoire des grandes routes maritimes, et la troisième comprend le rapport sur la revision du glossaire nautique de A. Jal.

C'est la première partie qui retiendra notre attention. Parmi les communications, nous retiendrons tout spécialement celle de M. J. HEERS : *Rivalité ou collaboration de la terre et de l'eau ? Position générale des problèmes* (p.13-63).

L'auteur insiste sur le fait que la circulation marchande n'est pas simplement une lutte contre la nature hostile dont l'homme pourrait triompher en améliorant les techniques. D'ailleurs les découvertes maritimes ne sont pas dues à des perfectionnements techniques mais à l'évolution de la conjoncture économique. C'est la nature de la cargaison qui détermine le type de bâtiment et le tonnage des navires. L'évolution des techniques de navigation, provoquées par des besoins économiques, modifie les itinéraires, l'augmentation du tonnage diminue le

nombre des escales et par là même se trouve à l'origine de l'abandon de certains ports situés au fond des estuaires. Il semble que les routes de terre l'emportent nettement pour les transports « humains » (ambassadeurs, courriers, marchands transportant des denrées peu volumineuses) ainsi que pour les produits légers et coûteux (p. 47). Si le choix des itinéraires marchands, la structure et l'organisation du trafic sont la résultante du contexte économique, la fortune d'une route dépend aussi du facteur politique. Le destin des routes suit plus l'évolution des marchés et des Etats que celle des techniques (p. 292).

P.B

WISMES Armal de, Jean Bart et la guerre de course, coll. Archives n° 18, Paris, Juillard, 1965, in-12°, 207 p.

La course, la piraterie et la flibuste, trois formes d'activités maritimes que l'auteur a tenté de définir et de distinguer les unes des autres. La course est dirigée contre les bâtiments marchands ennemis. « Les corsaires ne font pas leur guerre privée mais à titre privé la guerre nationale » (p. 12). La piraterie rejette les lois de la guerre ; la flibuste occupe une situation intermédiaire entre la piraterie et la course. La course, réglementée sévèrement au XVII^e siècle, ne fut d'ailleurs abolie qu'en 1856. En outre, l'auteur tente de restituer le vrai visage de Jean Bart, le fameux corsaire dunkerquois. Notons aussi une série de textes intéressants relatifs aux prises et au butin.

P.B

Art et Archéologie

LEROI-GOURHAN A., Préhistoire de l'art occidental, coll. L'art et les grandes civilisations, ér. d'art Lucien Mazenod, 1965, in-4°, 482 p.

Un ouvrage remarquable par sa présentation luxueuse ainsi que par la qualité du texte.

Notons d'abord qu'il s'agit de la période paléolithique, typiquement européenne, répandue en Espagne du nord, en France méridionale et dans les zones marginales. Affirmation très probablement provisoire comme le reconnaît l'auteur (p. 27). Les objets conservés dans cette zone ont d'ailleurs joui de circonstances favorables : la décoration des objets a été réalisée sur des matières osseuses ou de pierre tendre et, d'autre part, beau-

coup de ces réalisations se trouvent dans des cavernes. M. L.G. tente par ailleurs une explication de l'art paléolithique qui s'oppose à certaines théories, dont celle couramment acceptée de la magie de l'envoûtement qui ne semble pas applicable à tous les cas rencontrés (p. 29). D'autre part, les figures des cavernes se tiennent toutes d'un bloc et les décorations des grottes seraient donc des compositions et ne constitueraient pas des additions et des superpositions successives. On constate qu'un principe fondamental règne dans l'art paléolithique : c'est le principe du couplage et non pas de l'accouplement. Peut-être l'idée de reproduction s'y trouve-t-elle, mais ce n'est pas absolument évident. Aux animaux mâles et femelles seraient associés des signes abstraits masculins et féminins. Mais ce problème est fort complexe. L'auteur tente ensuite une analyse toute provisoire de la religion des paléolithiques.

Que faut-il le plus admirer : la méthode de l'auteur et sa prudence, la qualité et l'abondance des planches en couleurs, mais aussi les innombrables dessins au trait, indispensables lorsque l'appareil photographique ne rendait pas tout à fait le dessin ? Notons pour terminer que les reproductions en noir et blanc valent celles en couleur.

L'auteur ne se contente pas d'étudier les peintures, il analyse aussi les outils et les armes, les objets suspendus et le mobilier en général sans omettre le sanctuaire paléolithique proprement dit.

Un ouvrage à acquérir.

P.B.

MUSEE DE MARIEMONT : *Antiquités égyptiennes et grecques. Antiquités étrusques, romaines et médiévales*. 20x14, s.d.

Ces deux fascicules contiennent chacun douze reproductions photographiques des principaux documents du musée, représentatifs de la civilisation classique. Excellente initiative appelée à rendre de grands services. Ces documents peuvent, sans difficulté, être présentés à l'épiscopo. Regrettons cependant la qualité assez médiocre du papier qui ne résistera guère à une manipulation suivie, l'absence de numérotation et de renseignements d'ordre scientifique et pédagogique.

P.B.

F. BOURRIOT, *La tombe de Vix et le mont Lassois*, dans *Revue historique*, t. 234, p. 285-310, Paris, 1965.

Contrairement à l'hypothèse qui fait du

vase de Vix, cette huitième merveille, l'attribut d'une reine celtique puissante par le contrôle qu'elle exerçait sur les itinéraires commerciaux continentaux, l'auteur estime que nous sommes en présence d'un vase sacrificiel inhumé en compagnie de la prêtresse qui en faisait usage. Les oppidums gaulois étaient généralement des lieux de culte en même temps que des refuges et des rendez-vous commerciaux. Les traditions de Strabon et de Diodore de Sicile font état de l'existence de ces femmes chargées de deviner l'avenir et dont les rites s'exerçaient notamment à l'aide d'un vase où était recueilli le sang des victimes. Le souvenir de ces cérémonies subsisteraient sur le Mont Lassois dans la localisation d'un sanctuaire chrétien, d'une foire qui persista jusqu'au milieu du XIX^e siècle et d'une hantise exprimée touchant le site par la chanson de Girart de Roussillon qui le montre troublé par de grands secrets, peuplé de fantômes défendant un grand trésor. Ainsi la légende, les traditions folkloriques et religieuses se joignent à l'archéologie pour aider à élucider un problème intriguant.

R.V.S.

CHARLES PICARD, G., *L'art romain, Histoire générale de l'art*, Coll. « Les Neuf Muses », P.U.F., 1963, in 8°, 185 p.

Encore un manuel d'art romain. Mais on souhaiterait que tous soient de cette veine. En effet, si l'iconographie est fort classique et assez peu abondante, le texte est substantiel et plus original que de coutume. L'ouvrage comporte deux parties : 1. l'art public (art religieux, art triomphal, art social); 2. l'art privé ou l'art individuel (portrait, habitation et décor, l'art et la religion personnelle). Il ne s'agit donc pas d'une étude utile peut-être mais assez sèche des édifices conservés, classés, et étiquetés en fonction d'une technique mais d'une étude replaçant les œuvres dans le cadre social, dans la communauté qui les a produites et reflétant donc la mentalité romaine. Étudiées de cette manière, les réalisations artistiques romaines ne sont plus la copie servile de l'art grec ou son reflet abâtardi. L'art romain retrouve ainsi sa pleine signification. L'A. insiste aussi sur le fait qu'à la fin de l'empire, cet art ne cesse pas d'exister mais a des prolongements lointains à Byzance et qu'il se transforme en art chrétien (les thèmes sont alors utilisés à la glorification du Christ). En résumé une excellente étude générale.

P.B.

CHARLES-PICARD, G. *La Carthage de saint Augustin*. Fayard, coll. Résurrection du Passé, Paris, 1965, in 8°, 222 p.

La collection Résurrection du Passé a confié au grand spécialiste de l'antiquité africaine de Tunisie le soin de faire revivre sous nos yeux la cité de Carthage, à l'époque où y vint saint Augustin, à savoir au IV^e siècle. Nous sommes bien éloignés de la ville phénicienne que Caton voulait détruire à tout prix. Désormais, il faut la garder coûte que coûte car elle assure le ravitaillement de la plèbe romaine. Faire vivre les Romains était pour l'empereur une question de vie ou de mort (p. 40) et on l'avait bien vu lorsqu'en 192, Aemilius Laetius avait organisé une crise du ravitaillement et l'avait fait dégénérer en crise politique pour éliminer l'empereur et pousser à sa place le tripolitain de pure ascendance phénicienne qu'était Septime Sévère. L'A. nous restitue l'image d'un province romaine à la veille des invasions germaniques, tant du point de vue des distractions (chasse, courses de cirque, etc.) que de la religion (survivance du paganisme et développement du christianisme) et de la société où seigneurs et manants résident en de vastes domaines ruraux. Cependant la population (artisans et propriétaires) semble avoir été plus urbaine que rurale. La comparaison avec la Gaule s'impose immédiatement. De très nombreuses photos illustrent ce volume (mosaïques et monuments) et parmi ces photos de nombreux clichés inédits.

P.B.

TIMMERS J., *Petit atlas de l'art roman*, éd. Sequoia, Paris, Bruxelles, 1965, in 8°, 243 p.

Introduction à l'art roman européen, l'ouvrage comporte en outre 226 illustrations dont quelques-unes en couleur mais assez médiocres du point de vue de la qualité de l'impression. Les reproductions donnent une bonne idée des principales manifestations de l'art roman : architecture, sculpture, fresques, pièces d'orfèvrerie, etc. L'ouvrage comprend aussi des plans et des reconstitutions d'édifices importants par influence qu'ils exercèrent, des cartes de diverses régions (les unes en couleur, les autres en noir), un index des lieux cités et une bibliographie générale.

En conclusion, un tour de force de présenter une matière aussi abondante en un volume très maniable.

P.B.

FOCILLON Henri, *L'art des sculpteurs romains, Recherches sur l'histoire des formes*, P.U.F., nv. édition 1964, in 8°, 282 p.

Les éditions des P.U.F. ont eu l'excellente initiative de rééditer cette œuvre de Focillon, qui n'était plus accessible qu'en bibliothèque. Les jeunes générations de professeurs et d'étudiants auront tout intérêt à le lire. L'auteur y dégage les caractères originaux de l'art des sculpteurs romains dont les œuvres occupent une place si importante mais dont l'aspect souvent rebute ou déconcerte les visiteurs des édifices romains. Voilà pour les professeurs d'histoire l'occasion d'introduire quelques notions de formation esthétique dont nos élèves sont privés. L'art roman a de plus en plus d'adeptes. Ils apprécieront cette excellente introduction qui conserve toute sa valeur.

Pour terminer, deux remarques d'ordre technique : excellence de la qualité des photographies et édition reliée de l'ouvrage.

P.B.

Sciences et techniques

MICHEL H., *Les instruments des sciences dans l'art et dans l'histoire*. Société française du livre, Paris, 1966, in 4°, 204 p.

Excellente étude des instruments et objets scientifiques servant à la mesure de la terre (topographie, géographie, navigation), à la mesure du temps (gnomonique, chronométrie) et de divers instruments de physique (thermomètre, baromètre), sans oublier les instruments scientifiques de base (instrument de mesure, de dessin et de calcul). Une brève introduction, de très nombreuses planches en couleurs dont une centaine de très haute qualité, une description technique des objets constituent donc l'essentiel de l'ouvrage. Regrettons en passant, mais ce n'était pas le but de l'ouvrage, nous semble-t-il, que certaines notions controversées n'aient point été discutées (par. ex. le cas de la boussole, originaire de la Chine ou de la Scandinavie ? Il nous semble que les arguments en faveur de l'invention normande auraient pu être avancés p. 58).

En feuilletant le recueil, on a l'impression que les objets et appareils anciens étaient tous des œuvres d'art mais en réalité seuls les plus beaux nous ont été conservés, les autres ayant disparu. D'autre part, la fonction primant la décoration, ce

sont donc des manifestations de l'esthétique fonctionnelle que nous avons sous les yeux. Ces objets, le plus souvent utilitaires, devaient cependant être dignes des mécènes qui les commandaient. Et ceci explique que ces réalisations, œuvres d'artisans habiles, aient été abondamment subventionnées.

L'A. révèle ainsi un monde quasi inconnu car les nombreux objets sont le plus souvent conservés jalousement dans des collections privées. La Belgique d'ailleurs en dehors du récent musée des sciences de Gand n'a pas tenté vraiment de réunir de collections d'objets scientifiques qui sont dès lors dispersés dans les musées de folklore et de vie quotidienne et des musées historiques tels les Musées royaux d'art et d'histoire.

P.B.

Documents pour l'histoire des techniques (cahiers n° 4 et n° 5) publié par le centre de documentation d'histoire des techniques, 1965, Paris, in 8°.

Ces cahiers, numéros spéciaux de la *Revue d'histoire des sciences* comprennent des études, de la documentation et des analyses d'ouvrages relatifs à une matière qui n'a pas encore pénétré profondément dans l'enseignement. Parmi les articles, retenons celui de J. Payen : Documents relatifs à l'introduction en France de la machine à vapeur de Watt (pp. 309-314) où il est fait allusion au procédé d'espionnage utilisé afin de tenter de copier les modèles en usage (rapport de Béthencourt du 16 décembre 1789).

P.B